

## Le pragmatisme et les concepts de la perception : l'iconicité en action

Benoit Gaultier

---

### Citer ce document / Cite this document :

Gaultier Benoit. Le pragmatisme et les concepts de la perception : l'iconicité en action. In: Intellectica. Revue de l'Association pour la Recherche Cognitive, n°60, 2013/2. Pragmatisme(s) et sciences cognitives. pp. 181-202;

doi : <https://doi.org/10.3406/intel.2013.1062>;

[https://www.persee.fr/doc/intel\\_0769-4113\\_2013\\_num\\_60\\_2\\_1062](https://www.persee.fr/doc/intel_0769-4113_2013_num_60_2_1062);

---

Fichier pdf généré le 14/03/2024

## Résumé

Les concepts impliqués dans le jugement perceptuel sont d'après Peirce de la nature d'une « photographie composite ». Leur iconicité se trouve au fondement, comme le remarque Hookway, des capacités recognitionnelles qu'ils confèrent et de notre capacité à anticiper le cours futur de l'expérience. Mais 1) comment concilier cette iconicité des concepts avec leur invisibilité phénoménale ? 2) La théorie de la perception de Peirce ne reconduit-elle pas les difficultés rencontrées par celle de Berkeley, dont elle est proche sous bien des aspects ? 3) Comment comprendre la distinction de la perception et l'imagination, qui plus est alors que Peirce soutient qu'aucune différence ontologique fondamentale ne les sépare ? Ces questions et difficultés peuvent être (en partie) résolues en mettant en relation la théorie peircienne de la perception à celle des « systèmes de symboles perceptuels » de Lawrence Barsalou. Selon cette théorie, l'absence d'iconicité des symboles amodaux que sont censés être nos concepts est ce qui entraîne leur inutilité pratique et cognitive : ils ne permettent pas d'interagir avec succès avec les entités qu'ils sont censés représenter parce qu'ils ne permettent pas de les identifier. Ils y parviennent au contraire en étant de nature telle qu'ils réactivent l'expérience perceptuelle (multimodale) que nous avons eue de ce qu'ils représentent. Leur iconicité permet de plus d'informer l'expérience que nous en avons. Corrélativement, les théories de la perception de Peirce et de Barsalou conduisent à l'idée d'un enracinement pratique fondamental des concepts activés dans la perception.

## Abstract

Pragmatism and concepts of perception : iconicity in action. According to Peirce, concepts involved in perceptual judgments can be understood as “ composite photographs”. As Hookway remarks, their iconicity grounds the recognition abilities they confer and also our ability to anticipate the future course of experience. But 1) how to reconcile the iconicity of perceptual concepts with their phenomenal invisibility ? 2) How to avoid the difficulties of Berkeley's theory of perception, which seems to be in many respects similar to Peirce's theory of perception ? 3) How to account for the distinction between perception and imagination – what is more if there is no fundamental ontological difference between them, as Peirce maintains ? These questions and difficulties can be (partly) answered by connecting Peirce's theory of perception to Lawrence Barsalou's “ perceptual symbol systems theory”. According to Barsalou, the lack of iconicity of the kind of abstract and amodal symbols that our concepts are supposed to be involves their practical and cognitive uselessness : they do not enable us to interact successfully with the entities they are supposed to represent because they do not allow their identification. But if concepts are such that their function is to reactivate the (multimodal) perceptual experience we had of what they represent, then they permit this identification. Moreover, their iconicity gives them the power to inform the experience we have of what they represent. Correlatively, according to Barsalou's and Peirce's theories of perception, concepts activated in perception are fundamentally practically encroached.

## Le pragmatisme et les concepts de la perception : l'iconicité en action

Benoît GAULTIER\*

**RÉSUMÉ.** Les concepts impliqués dans le jugement perceptuel sont d'après Peirce de la nature d'une « photographie composite ». Leur iconicité se trouve au fondement, comme le remarque Hookway, des capacités recognitionnelles qu'ils confèrent et de notre capacité à anticiper le cours futur de l'expérience. Mais 1) comment concilier cette iconicité des concepts avec leur invisibilité phénoménale ? 2) La théorie de la perception de Peirce ne reconduit-elle pas les difficultés rencontrées par celle de Berkeley, dont elle est proche sous bien des aspects ? 3) Comment comprendre la distinction de la perception et l'imagination, qui plus est alors que Peirce soutient qu'aucune différence ontologique fondamentale ne les sépare ? Ces questions et difficultés peuvent être (en partie) résolues en mettant en relation la théorie peircienne de la perception à celle des « systèmes de symboles perceptuels » de Lawrence Barsalou. Selon cette théorie, l'absence d'iconicité des symboles amodaux que sont censés être nos concepts est ce qui entraîne leur inutilité pratique et cognitive : ils ne permettent pas d'interagir avec succès avec les entités qu'ils sont censés représenter parce qu'ils ne permettent pas de les identifier. Ils y parviennent au contraire en étant de nature telle qu'ils réactivent l'expérience perceptuelle (multimodale) que nous avons eue de ce qu'ils représentent. Leur iconicité permet de plus d'*informer* l'expérience que nous en avons. Corrélativement, les théories de la perception de Peirce et de Barsalou conduisent à l'idée d'un enracinement pratique fondamental des concepts activés dans la perception.

*Mots-clés* : Peirce ; perception ; photographie composite ; concepts ; iconicité ; imagination ; théorie des systèmes de symboles perceptuels (Barsalou).

**Abstract. Pragmatism and concepts of perception: iconicity in action.** According to Peirce, concepts involved in perceptual judgments can be understood as “composite photographs”. As Hookway remarks, their iconicity grounds the recognition abilities they confer and also our ability to anticipate the future course of experience. But 1) how to reconcile the iconicity of perceptual concepts with their phenomenal invisibility? 2) How to avoid the difficulties of Berkeley's theory of perception, which seems to be in many respects similar to Peirce's theory of perception? 3) How to account for the distinction between perception and imagination – what is more if there is no fundamental ontological difference between them, as Peirce maintains? These questions and difficulties can be (partly) answered by connecting Peirce's theory of perception to Lawrence Barsalou's “perceptual symbol systems theory”. According to Barsalou, the lack of iconicity of the kind of abstract and amodal symbols that our concepts are supposed to be involves their practical and cognitive uselessness: they do not enable us to interact successfully with the entities they are supposed to represent because they do not allow their identification. But if concepts are such that their function is to reactivate the (multimodal) perceptual experience we had of what they

---

\* ATER au sein de la chaire de métaphysique et de philosophie de la connaissance du Collège de France. benoit.gaultier@college-de-france.fr.

represent, then they permit this identification. Moreover, their iconicity gives them the power to *inform* the experience we have of what they represent. Correlatively, according to Barsalou's and Peirce's theories of perception, concepts activated in perception are fundamentally practically encroached.

*Keywords:* Peirce; perception; composite photograph; concepts; iconicity; imagination; Lawrence Barsalou's perceptual symbol systems theory.

La raison pour laquelle la théorie peircienne de la perception constitue un objet privilégié d'analyse pour qui s'efforce de comprendre la manière dont le pragmatisme permet de repenser la nature de l'activité cognitive est au moins double. Elle tient d'abord au fait que Peirce soutienne que « tout objet de pensée est [...] une généralisation de percepts » (8.153) ; or ceci implique que si l'on comprend en quoi consiste le processus de généralisation des percepts (dont on verra qu'il est au cœur de la formation du jugement perceptuel chez Peirce), on se trouve alors en mesure de comprendre, au moins en partie, en quoi consistent selon lui nos objets de pensée, et le genre de relation que nous avons avec eux. Elle tient ensuite au fait que cette théorie de la perception repose inévitablement sur une théorie de la nature des concepts impliqués dans la formation du jugement perceptuel, qui se construit elle-même sur la base de la conception pragmatiste de leur contenu. Elle tient enfin au fait qu'elle conduise, comme on le verra, à la thèse d'un enracinement et d'une détermination pratiques du contenu de tout acte de perception, qui confère un supplément d'intelligibilité à la théorie contemporaine de la perception développée par le psychologue Lawrence Barsalou (dite des « systèmes de symboles perceptuels »), ainsi qu'à la théorie néo-empiriste des concepts que Jesse Prinz élabore en grande partie sur la base de cette théorie.

Parce que c'est autour de la métaphore peircienne selon laquelle le concept qui se trouve prédiqué d'un sujet dans le jugement de perception est de la nature d'une « photographie composite » que s'organisent les éléments de la théorie peircienne de la perception les plus pertinents pour mon propos, c'est, en un sens, à l'élucidation du sens et de la portée de cette métaphore que seront consacrées les lignes qui vont suivre. Après avoir indiqué pour commencer la place que joue cette métaphore dans la théorie peircienne de la perception (section I), je soulignerai ensuite les difficultés qu'elle pose quant à la nécessaire distinction de la perception et l'imagination (section II), et je m'efforcerai alors de montrer comment, associée à la théorie de la perception et de la nature des concepts de Barsalou et Prinz, ces difficultés peuvent se trouver en grande partie résolues (section III).

### **I – LA FORMATION DU JUGEMENT DE PERCEPTION CHEZ PEIRCE**

Peirce soutient que l'appréhension d'un objet réel dans l'expérience excite en nous des qualités de sentiment qui, généralisées, suscitent une « photographie composite » dans notre imagination (7.634). Plus précisément, lorsqu'une pure icône « une et indivise », ou qualité de sentiment, s'impose avec vivacité à l'esprit dans la perception, d'autres qualités, qui lui sont, dans cet esprit, associées par ressemblance, gagnent (plus ou moins) en vivacité. Se forme alors dans l'imagination « une idée (qui peut être, approximativement,

comparée à une photographie composite) [qui...] peut être appelée une idée générale » (7.498) ; générale notamment parce que bien qu'elle soit, en tant qu'image ou photographie composite, inévitablement présente à notre esprit ou à notre imagination sous la forme d'un objet singulier, elle préserve ou laisse apparaître chacune des qualités de sentiment – excitées dans l'esprit par ce dont on a fait perceptuellement l'expérience – dont elle constituée. Une image *composite* est en effet, comme son nom l'indique, composée d'une série d'images qui, chacune, transparaissent dans l'image qu'elles contribuent à former. Ainsi, l'idée que se fait une individu donné de la beauté féminine peut être conçue, selon cette métaphore de la photographie composite, comme une sorte de superposition de négatifs, ou de photographies tirées sur papier transparent, de portraits de femmes qu'il a trouvées belles – superposition dans laquelle certaines caractéristiques de ces visages se trouvent soit estompées, soit soulignées, selon leur fréquence.

Ce qui est signifié par le prédicat d'un jugement perceptuel est donc selon Peirce une photographie composite, ou une qualité généralisée, qui se trouve, dans le jugement perceptuel, associée à l'objet dénoté par un index dans l'expérience sensible. Plus précisément, le jugement perceptuel fait immédiatement et acritiquement tomber l'objet dont nous faisons l'expérience sous le concept du prédicat du jugement, ceci parce que nous associons dans ce jugement cet objet à une série de représentations iconiques à laquelle le concept se ramène ; objet qui nous apparaît alors immédiatement posséder la qualité signifiée par ce concept. Ainsi, juger perceptuellement que S est P, c'est selon Peirce avoir « vaguement » présents à l'esprit, sous la forme d'une photographie composite, tous les objets dont on a déjà fait l'expérience et qu'on a jugés être P, et juger alors que l'objet ou le percept S qui s'impose actuellement à nous dans la perception tombe sous cette photographie composite en laquelle consiste le concept P. En conséquence, parce que le processus par lequel quelque chose se trouve incontrôlablement prédiqué de la pure icône ou qualité de sentiment qui s'impose à notre esprit dans l'expérience du réel n'est rien d'autre que le processus de généralisation par association de cette qualité, il n'y a de perception de quoi que ce soit que comme (ou en tant que) tombant sous telle ou telle caractéristique (ou qualité généralisée) sous laquelle est interprétée, dans son association à une photographie composite, cette qualité.

Un point particulièrement important, sur lequel insiste avec raison Christopher Hookway (2002a), est que la photographie composite signifiée par le prédicat ne doit pas être conçue comme une série d'instantanés des différents objets que nous avons associés à ce prédicat, mais qu'elle est composée plutôt « de séries continues de modifications d'images » (OP2, p. 120) correspondant à la façon dont nous avons vu se comporter les différents objets que nous avons fait tomber sous ce concept. De sorte que la subsomption d'un objet sous un concept dans le jugement perceptuel ne doit pas être simplement conçue comme une activité classificatoire purement spéculative fondée sur la façon dont l'objet nous est apparu, mais constitue le moteur d'une véritable dynamique cognitive : la photographie composite associée dans le jugement à l'objet constitue une règle d'anticipation de l'expérience perceptuelle en ce

qu'elle nous fournit une représentation iconique de la façon dont l'expérience se développera si l'objet tombe sous le concept en question :

« Les concepts que nous appliquons dans l'expérience perceptuelle et le jugement anticipent un développement continu de la qualité de notre expérience et un tel développement continu peut-être confirmé (ou infirmé) par l'expérience que nous avons actuellement. [...] L'idée qui infuse dans l'expérience perceptuelle fournit une sorte de représentation iconique de la façon dont l'expérience se développera ou de la façon dont l'expérience sera si ses objets sont du type que nous leur attribuons. » (Hookway, 2002, p. 44)

Prédiquer quelque chose d'un objet dans un jugement de perception, c'est, autrement dit, avoir à l'esprit des séries continues d'expériences possibles portant, par exemple, sur la façon dont l'objet dénoté par le sujet du jugement nous apparaîtra sous différents angles s'il possède bien la qualité (ou est bien du type) à laquelle nous l'associons dans ce jugement. Ce qui vaut pour le jugement de perception vaut également chez Peirce pour le jugement en général. Autrement dit, le sujet du jugement de perception renvoie à l'occasion ou aux circonstances dans lesquelles nous devons nous attendre à quelque chose et le prédicat à ce à quoi nous devons nous attendre dans ces circonstances. Le lien entre le pragmatiste et la métaphore de la photographie composite s'établit alors de la façon suivante chez Peirce : le pragmatiste est celui pour qui le contenu d'une idée peut être clarifié exhaustivement au moyen des actions et des jugements expérimentiels que nous serions disposés à faire dans certaines circonstances ; et pour qui également « ses croyances peuvent être représentées, en substance, dans les schémas de son imagination ; c'est-à-dire comme des photographies composées de séries continues de modifications d'images » (OP2, p. 120).

Afin de clarifier plus avant la fonction que la dimension iconique des photographies composites leur permet seule de jouer dans la formation du jugement de perception, Hookway écrit que tout comme une photographie composite a été façonnée par une série de photographies qui sont « des traces laissées par des objets quand ceux-ci ont causalement interagi avec des appareils photographiques », « mon idée de canaille a été façonnée par mes interactions avec ceux que j'ai reconnus comme étant des canailles » (Hookway, 2007, p. 65), ce qui permet à cette idée de constituer « la base d'une sorte de capacité recognitionnelle » :

« Tout comme la photographie d'un criminel en fuite peut nous aider à le reconnaître lorsque nous le voyons, l'idée nous aide à reconnaître les canailles lorsque nous en rencontrons. [N]os idées nous permettent de reconnaître des choses sur la base de la façon dont elles apparaissent. Voyant un livre, par exemple, je le reconnaîtrai souvent immédiatement comme un livre, sans avoir à collecter d'information à propos de l'objet et sans que l'identification à laquelle je parviens soit la conclusion d'une inférence et d'une délibération conscientes. » (*ibid.*, p. 66)

Hookway avance alors que cette capacité, tout comme celle de nos idées à anticiper automatiquement dans l'imagination « le cours futur de l'expérience » (sans l'intervention d'une « méticuleuse délibération réflexive ») ne peut être fournie que

« par une représentation iconique – par exemple une photographie – mais pas par un ou deux paragraphes de description méticuleuse. Nos idées nous fournissent des diagrammes qui peuvent structurer notre expérience et lui donner une forme qui lui permet d'informer nos enquêtes et délibérations futures. » (*ibid.*, p. 67)

Cependant, avance par la suite Hookway, ces icônes impliquées dans la perception qui informent l'expérience perceptuelle « sont, en un sens, invisibles », à la différence des diagrammes, des cartes, des photographies ou des films que nous pourrions consulter ou visionner représentant l'objet dont jugeons actuellement faire l'expérience : « quand des « photographies composites » dirigent les genres d'abductions acritiques qui opèrent dans le jugement perceptuel, ces photographies sont invisibles ». Ainsi,

« nous estimons percevoir les objets externes et leurs propriétés directement. Nous ne sommes pas conscients de l'image ou percept comme étant quelque chose qui agit comme un intermédiaire entre nous et les choses que nous voyons. [...] Le caractère iconique de l'expérience est essentiel au fait que la perception possède ce genre de caractère immédiat ou direct. » (*ibid.*, p. 68)

Le problème auquel on se trouve alors confronté est qu'il devient difficile en ce cas de comprendre la fonction exacte qu'est censé jouer le caractère iconique de ces photographies composites si celles-ci sont invisibles, ou tout du moins phénoménologiquement invisibles (si l'on suppose qu'il peut y avoir un sens à faire un départ entre les deux choses) ; inversement, si ces photographies composites ne sont pas transparentes ou invisibles mais sont, en un sens, ce que nous percevons quand nous jugeons percevoir quoi que ce soit, sur quelles bases alors tracer la frontière entre perception et imagination ? Par ailleurs, comment une photographie composite est-elle au juste censée posséder la généralité des idées signifiées par les prédicats du jugement perceptuel – autrement dit, le caractère général de la conception que nous avons des qualités que nous prédisons d'un sujet dans un tel jugement ?

Une manière de réexposer ces difficultés consiste à remarquer que peut-être plus encore qu'à un schéma kantien, la photographie composite de Peirce semble s'apparenter à l'objet de l'imagination berkeleyen. En effet, 1) de la même façon qu'il se trouve constitutivement lié aux objets immédiats des sens, elle l'est aux expériences particulières que nous avons eues ; 2) elle est tout comme lui impossible à mettre en images, tout en étant de nature foncièrement iconique ; enfin, 3) la photographie composite semble devoir être, sinon ce que nous percevons, un élément de ce que nous percevons quand nous affirmons dans nos jugements perceptuels ordinaires que S est P. Or cette proximité de la photographie composite peircienne avec l'objet de l'imagination berkeleyen ne constitue pas un point particulièrement positif à mettre au crédit de la théorie peircienne de la perception, tant est (notoirement) obscur le concept berkeleyen

d'objet de l'imagination et tant la *Théorie de la Vision* rend problématique la distinction entre perception et imagination.

## II – PERCEPTION ET IMAGINATION

Il me semble particulièrement malheureux que, parmi les nombreux travaux d'interprétation et d'analyse de la conception peircienne de la perception, quasiment aucune attention n'ait été portée aux paragraphes 7.426 et 7.428 (de 1893) des *Collected Papers* dans lesquels la résonance de la problématique berkeleyenne est particulièrement évidente ; ceux-ci éclairent par ailleurs d'un jour assez neuf ce qu'écrit Peirce à propos du processus de perception dans ces extraits bien connus du corpus de ses écrits que sont sa septième leçon de 1903, le manuscrit sur la télépathie (lui aussi de 1903), et ses remarques à propos des *Principles of Psychology* de William James (de 1890-1). Cette attention aurait permis de prendre une mesure un peu plus exacte du caractère iconique du processus de perception que celle qui en est généralement prise.

« [J]'entends en ce moment un oiseau chanter. Je pense qu'il se trouve sur le lilas près de la véranda. À chaque fois qu'il chante, je semble voir l'oiseau. Cela n'a pas grand-chose d'une vision, mais il s'agit malgré tout d'une idée visuelle. À présent je pense de cette idée visuelle qu'elle est l'oiseau lui-même et je pense du chant qu'il est quelque chose qui se rattache à cette idée. Bien que l'association soit entièrement involontaire, je pourrais bannir l'idée visuelle si je le choisissais. Mais [cette idée], je reconnais que l'expérience l'impose à ma croyance. Je ne peux pas m'empêcher de croire qu'il y a un oiseau qui ressemblerait à ce à quoi j'imagine qu'il ressemble. » (7.426)

« Regardant par la fenêtre, je vois la vache dont nous buvons habituellement le lait. [...] j'imagine voir un garçon assis à côté de la vache et en train de la traire. Le garçon, le tabouret et le seau s'ajoutent à mon idée. Conséquemment, j'imagine le garçon transportant le seau à la maison. La vache et le tabouret se sont estompés. La traite se présente d'elle-même à mon imagination. Un bol s'y trouve ainsi que le seau. Le garçon se tient là ; mais je le perds de vue. Je suis le cours des idées comme au théâtre, c'est-à-dire de la façon dont se suit une histoire intéressante. » (7.428)

Ce passage permet, entre autres choses, de mettre en lumière un point important : la façon dont Peirce rend compte du fait que nous jugeons entendre un oiseau lorsque nous faisons l'expérience auditive de son chant – tout comme, ainsi que le relèvent Berkeley ou Reid, nous jugeons entendre une voiture lorsque nous faisons l'expérience auditive du son de cette voiture – relève du même processus cognitif que celui par lequel nos idées s'appellent et s'enchaînent dans notre imagination, ou que celui par lequel ce qui semble clairement constituer l'objet d'une perception actuelle suggère un certain nombre de faits passés ou possibles.

N'est-on d'ailleurs pas inévitablement conduit à une telle conclusion à partir du moment où l'on prend au sens strict l'idée d'une sémiotique perceptuelle, c'est-à-dire à partir du moment où l'on affirme que 1) nous percevons quelque chose comme nous connaissons la signification d'un signe ; que 2) l'objet de la perception n'est autre que ce à quoi s'appliquent, et en tant



qu'ils s'y appliquent, les qualités généralisées prédiquées dans le jugement perceptuel ; et que 3) la signification de la prédication de ces qualités réside dans ces « photographies composites », ces « schémas », ces « séries continues de modifications d'images » ; schémas ou séries qui, conformément à la maxime pragmatiste, consistent à concevoir dans l'imagination la façon générale dont se comporterait dans certains types concevables de circonstances ce à quoi nous avons attribué ces qualités, à prédire virtuellement de quels phénomènes expérimentaux nous pourrions faire l'expérience dans ces circonstances – en un mot ce à quoi nous devons nous attendre en certaines occasions (cf. OP2, p. 71, p. 85) ?

En conséquence, dans une conception comme celle de Peirce, la différence entre « des hallucinations et des perceptions réelles est une différence quant aux relations des unes et des autres à d'autres perceptions. [...] Du point de vue de leurs relations à la connaissance et à la croyance [...] elles doivent être conçues comme étant, en elles-mêmes, un seul et même phénomène » ; la « psychologie physiologique » peut bien être « justifiée ou contrainte de les séparer », il ne nous est pas permis, du point de vue en question, de « tirer une ligne de démarcation définie et incontestable entre la perception et l'imagination » : « *le percipuum* n'est autre qu'un cas extrême d'imagination » (7.645-6) ; aucune caractéristique intrinsèque ne différencie le *percipuum* suscité par « l'expérience du monde réel » de celui suscité par « l'expérience d'un rêve » (2.142).

Puisque 1) la « particularité » ou « la chose la plus frappante » à propos de la perception est que ce qu'elle établit « n'est pas abstraitement pensé mais actuellement vu » (8.65) ou qu'une « certaine théorie d'interprétation [...] semble donnée dans la perception » (OP1, p. 421) ; puisque 2) ce qui est établi dans la perception est le fait établi dans le *percipuum* et que celui-ci consiste à faire tomber ce qui s'impose irrationnellement à nous dans l'expérience perceptuelle sous un concept, comme « jaune » par exemple ; et puisque 3) dans cette subsomption nous avons « vaguement à l'esprit une grande quantité de choses jaunes » (7.632) dans la mesure où le prédicat « jaune » « éveille dans l'esprit une imagination impliquant un élément sensationnel » (7.634), à savoir « une sorte d'image [...] dont les contours sont vagues et fluides » (2.146), il s'ensuit que 4) il ne peut y avoir de perception sans imagination chez Peirce<sup>1</sup>.

L'idée qu'une différence ontologique fondamentale sépare malgré tout l'activité perceptuelle des autres actes cognitifs dans lesquels seule l'imagination est impliquée semble néanmoins trouver un appui dans l'idée suivante : Peirce, pour souligner la différence entre les jugements de perception et ces autres types de jugement que sont, par exemple, les « conclusions de raisonnement », avance que les images vagues qui sont signifiées par les

---

<sup>1</sup> Peirce peut donc écrire que lorsque nous nous sommes entraînés à voir une certaine figure d'une certaine manière M2 plutôt que de telle autre M1, tout se passe « comme si nous avions converti un *percipuum* incontrôlable en imagination contrôlable » (7.647). Et cette imagination est bel et bien ce que nous percevons si, comme Peirce le soutient, la « théorie d'interprétation » en laquelle consiste le processus de perception a la particularité d'être actuellement vue (cf. 8.65) ou de sembler « donnée dans la perception » (OP1, p. 421). Peirce pourrait donc écrire que nous avons converti une imagination incontrôlable en imagination contrôlable.

prédicats généraux impliqués dans ces deux types de jugements ne se trouvent « individualisées » qu'en étant attachées aux occasions auxquelles ces jugements se réfèrent ; ainsi, tandis que ces images (« dont les contours sont vagues et fluides ») se trouvent, dans un jugement de perception, attachées « à [l'] occasion unique et particulière » à laquelle ce jugement se réfère, elles ne se trouvent, dans nos autres jugements, attachées « à aucune occasion définie », mais à une occasion « décrite de façon générale » (2.146). Si, en conséquence, « le parfum de l'anti-généralité est prédominant » dans le cas du jugement perceptuel, ce parfum pourrait bien être, non seulement plus léger – comme dans les « conclusions de raisonnement » –, mais même totalement absent lorsque nous semblons n'attacher à rien ce que nous imaginons.

Cependant, même lorsque nous laissons notre esprit ou notre imagination vagabonder, la nature de l'affection continue des idées les unes par les autres (qui, selon Peirce, définit la vie psychique) interdit qu'un tel scénario soit envisageable ; l'affection d'une idée par une autre consiste en effet en ceci : « l'idée affectée est attachée en tant que prédicat logique à l'idée qui l'affecte en tant que sujet. De sorte que lorsqu'un sentiment émerge dans la conscience immédiate, il apparaît toujours comme une modification d'un objet plus ou moins général déjà présent dans l'esprit » (6.142). Objet « plus ou moins général » qui individualise (de façon donc plus ou moins générale) nos idées qui, sans cela, seraient irrémédiablement vagues : « Une idée n'est rien qu'une portion de conscience qui n'a pas en elle-même de frontières définies », sinon dans la mesure où elle peut différer en qualité d'idées contigües » (7.553n). Nos idées qui, en un mot, se caractérisent par ce « manque d'haecceité » qui rend inévitablement continue la vie psychique s'individualisent donc pourtant précisément en vertu de cette continuité. Rien n'est donc présent à l'esprit qui ne soit, au moins de façon infime, indexicalisé et donc individualisé. Si tel est le cas, l'expérience perceptuelle n'apporte pas aux processus cognitifs dans lesquels elle intervient directement – comme le jugement perceptuel – un ingrédient ontologique dont seraient entièrement dépourvus les autres processus cognitifs. Dans ceux-ci « le parfum de l'anti-généralité » est simplement beaucoup plus léger.

Si l'on reconnaît le rôle essentiel de l'imagination dans le processus de perception et la continuité ontologique de l'imagination et de la perception, doit-on pour autant soutenir que nous nous représentons visuellement les parties cachées des objets que nous reconnaissons perceptuellement ? Une théorie de la perception comme celle de Peirce semble en effet conduire à l'idée que lorsque nous jugeons percevoir un chat à travers une palissade dont la queue est cachée par un des piquets de cette palissade, le fait que nous jugions de ce dont nous faisons perceptuellement l'expérience que c'est un chat implique que nous nous représentions visuellement sa queue ; en effet, dans ce jugement perceptuel, nous sommes censés avoir « vaguement à l'esprit » une sorte de photographie composite de tous les chats que nous avons vus ; et, comme l'écrit Hookway, cette « représentation iconique de la façon dont l'expérience se développera [...] si ses objets sont du type que nous leur attribuons » nous conduit à nous attendre à voir une queue apparaître lorsque ce chat se déplacera. Un philosophe comme Bence Nanay (2007) soutient une conception de ce genre et avance que nous nous représentons la queue du chat

par imagerie mentale ; Nanay écarte en effet deux hypothèses, celle selon laquelle nous nous représenterions cette queue en la percevant et celle selon laquelle nous nous la représenterions en inférant sa présence de ce que nous percevons : nous aurions donc en ce cas une croyance non-perceptuelle à son propos. Les arguments employés pour écarter ces deux hypothèses sont convaincants. À l'encontre de la première, Nanay écrit :

« Cette idée peut sembler assez étrange. La queue du chat, après tout, ne se projette pas sur notre rétine. Nous n'en recevons pas de stimulations sensorielles. Les conditions nécessaires et suffisantes de la perception d'un objet sont notoirement difficiles à fixer mais est assez largement acceptée l'idée qu'une condition nécessaire de la perception est la présence d'une stimulation sensorielle. [Sans cela] des hallucinations seraient comptées comme des perceptions. Fermer ses yeux et visualiser une chaise compterait aussi comme une perception d'une chaise, mais l'hallucination et la visualisation sont exactement ces événements mentaux qui sont censés ne pas être couverts par la définition de la perception. » (Nanay, 2007, p. 1331-2)

Nanay avance à l'encontre de la seconde hypothèse l'idée suivante : même si nous savions que le chat que nous voyons à travers la palissade est Roméo, le chat de la voisine, et que la queue de Roméo est coupée précisément à partir de l'endroit caché par le piquet – elle ne mesure que deux centimètres –, nous ne pouvons pas pour autant nous empêcher de nous attendre à voir apparaître une queue de chat ordinaire ; notre « perception amodale » de la queue du chat ne saurait donc constituer une simple croyance à son propos puisque si tel était le cas, étant donné ce que nous savons de Roméo et puisque « une croyance ne peut pas être insensible à nos autres croyances, ou au moins pas trop souvent ou pas trop longtemps », (*ibid.*) nous ne devrions pas nous attendre à la voir apparaître. La position de Nanay est donc que nous nous représentons la queue du chat par imagerie mentale, c'est-à-dire « au moyen d'expériences quasi-perceptuelles dont nous sommes conscients ». Un indice de la similarité entre la perception amodale d'un objet ou d'une partie d'un objet et sa visualisation mentale est que 1) toutes deux s'appuient sur les propriétés visibles de cet objet et sur « notre connaissance d'arrière-plan de ce à quoi ressemblent [s]es parties cachées » et que 2) leur correction varie avec le degré auquel nous nous appuyons sur ces propriétés et cette connaissance : j'utilise

« les propriétés hautement spécifiques de couleur des parties visibles du chat comme base pour ma visualisation de la couleur des parties cachées. Si je visualise le chat dans la pièce voisine, je ne peux m'appuyer là-dessus – la queue du chat sera visualisée de façon moins exacte. Néanmoins, je peux toujours la visualiser. La façon dont je représente la queue du chat dans la pièce voisine et la façon dont je représente la queue cachée du chat que je regarde sont du même type – la différence entre elles est une différence de degré. » (*ibid.*, p. 1333)

Le problème que soulève une telle conception est que la différence entre les deux cas semble être bien plus qu'une simple différence de degré ; la distinction que trace par ailleurs l'auteur entre visualisation et représentation

par imagerie mentale constitue d'ailleurs une façon de mettre ce point en lumière : tandis qu'il n'y aurait de visualisation qu'active, intentionnelle, ou résultant d'un effort d'attention, l'imagerie mentale serait, quant à elle, relativement passive puisqu'elle s'imposerait à nous sans aucune intention de notre part. Nous nous représenterions donc la queue du chat derrière la palissade par imagerie mentale tandis que nous nous représenterions celle du chat qui se trouve dans la pièce d'à côté par visualisation. La façon dont Nanay comprend cette distinction ne nous semble cependant pas tout à fait adéquate : si la queue du chat se trouve, en quelque sorte, inévitablement représentée lorsque je regarde à travers la palissade, c'est que je ne peux m'empêcher, ce faisant, de reconnaître un chat, tandis que lorsque je regarde le mur derrière lequel je sais que se trouve un chat, je ne reconnais rien d'autre... qu'un mur. La queue du chat ne se trouve représentée, dans ce dernier cas, que par un effort cognitif dans lequel je m'efforce de la visualiser et de l'inspecter mentalement.

Or, d'un point de vue peircien, la représentation de la queue du chat impliquée dans chacun de ces deux cas n'est pas simplement plus ou moins justifiée, précise ou adéquate mais de nature bien différente : dans le premier cas, nous ne nous représentons la queue du chat que dans la mesure où, en reconnaissant ce dont nous faisons perceptuellement l'expérience derrière la palissade comme étant un chat, nous avons « vaguement présent à l'esprit » ces « séries continues de modifications d'images » de chat auxquelles renvoie ce concept sous lequel nous subsumons notre expérience. Le fait de juger voir un chat derrière la palissade ne consiste pas, autrement dit, à ajouter aux parties du chat dont nous faisons visuellement l'expérience la représentation consciente, par imagerie mentale, des parties qui ne sont pas perçues ; c'est reconnaître un chat sur la base de ce dont nous faisons l'expérience et avoir par là vaguement à l'esprit tout ce que nous associons à ce concept (ou, plus précisément, au concept d'un chat dans la position, l'allure, la posture, etc., dans laquelle il se trouve actuellement). Plutôt que parler en ce cas d'un processus d'imagerie mentale qui serait distinct du processus de perception, on doit donc dire, puisque nous percevons ce que nous reconnaissons, qu'en reconnaissant un chat et non des parties de chat – nous ne jugeons pas voir la moitié gauche d'un chat, moins sa queue –, cette présence vague à l'esprit de la queue du chat fait constitutivement partie du processus de perception. En conséquence, nous nous attendons logiquement à ce qu'elle apparaisse de telle et telle manière lorsque le chat se déplacera ; attente qui serait surprenante, comme manque de le relever Nanay, si cette présence n'était pas ainsi liée à ce processus. Dans le second cas, celui que Nanay considère comme relevant de la visualisation plutôt que de l'imagerie mentale, la queue du chat constitue cette fois l'objet conscient de notre attention cognitive mais ne peut en aucun cas être considérée comme perçue.

Cependant, si telle est bien la position de Peirce concernant la nature du processus de perception, il devient difficile de déterminer ce qui peut véritablement être considéré comme perçu et non pas simplement imaginé ou, en quelque sorte, virtuellement perçu : s'il est parfaitement envisageable d'affirmer que Peirce perçoit un oiseau lorsqu'il l'entend chanter depuis son bureau et non pas simplement qu'il imagine cet oiseau, il l'est après tout

beaucoup moins d'affirmer qu'il perçoit le garçon d'étable lorsqu'il perçoit la vache que celui-ci trait habituellement (et qui se trouve pour cette raison associé à elle dans son esprit) : Peirce écrit simplement qu'il « imagine [le] voir » (7.427). Sur quel principe repose donc cette distinction ?

Sans doute pourrait-on être tenté de couper court à la discussion et de répondre que cette difficulté constitue une raison suffisante de renoncer purement et simplement à une telle théorie de la perception et de revenir à quelque chose de beaucoup plus simple : je perçois uniquement ce dont je reçois actuellement une stimulation sensorielle ou dont j'ai actuellement une image sur ma rétine. Une telle conception se heurte cependant à de nombreuses difficultés. Il faudra notamment choisir entre deux options également insatisfaisantes : soit admettre, de façon contre-intuitive, que nous ne percevons jamais d'objets mais uniquement des qualités d'objets (que l'on considère celles-ci comme abstraites ou concrètes) au motif que nous ne recevons jamais simultanément de stimulation sensorielle de toutes les parties d'un même objet (« l'autre face de toute chose » de Valéry) ; soit, si l'on considère effectivement cette option comme contre-intuitive, admettre que nous percevons bel et bien des objets dans la mesure où ceux-ci sont la source causale essentielle de ces stimulations sensorielles (soit que l'on considère ses qualités comme des abstractions inefficaces, soit que l'on considère qu'elles tiennent leur efficacité de l'objet dont elles sont les qualités). Un tel raisonnement est cependant contestable puisque, comme on le relève souvent, ce sont plutôt les changements dans la lumière qui ont le plus d'effet sur nos expériences perceptuelles. Du point de vue de Peirce, l'idée selon laquelle nous percevons uniquement ce dont nous recevons actuellement une stimulation sensorielle sans que l'imagination (ou la mémoire) ait un rôle quelconque à jouer ne saurait, de toute façon, constituer une option envisageable. En effet :

« il n'y a rien qui soit absolument présent, aussi bien temporellement qu'au sens d'une confrontation. [...] Le moment présent est un intervalle de temps hautement confrontationnel qui, quand il est considéré comme un tout, semble l'être absolument mais qui, quand il est observé attentivement, n'apparaît pas l'être absolument, ses premières parties étant un peu de la nature de la mémoire, légèrement vagues, et ses dernières parties un peu de la nature de l'anticipation, légèrement généralisées. Il contient une partie centrale qui est encore plus présente, encore plus confrontationnelle, mais qui présente les mêmes caractéristiques. Il n'est rien qui soit absolument confrontationnel ; bien qu'il soit tout à fait vrai que le confrontationnel se déverse continuellement sur nous. » (7.653)

En conséquence, le *percipuum* ne saurait être « un événement absolu » :

« Il n'y a pas de moment de temps présent si court qu'il ne contienne la mémoire de quelque chose, c'est-à-dire qui ne soit ni une conjecture raisonnable, ni l'attente de quelque chose dont nous attendons la confirmation. L'élément distinctif du présent, le fait qu'il nous mette en présence d'idées qu'il nous impose sans raison, est quelque chose qui s'accumule dans des ensembles de temps [*in wholes of time*] et

se dissipe à mesure que l'examen du cours du temps est précis. » (7.675)

Pour cette seule raison, ce qui est perçu (reconnu) ne peut être *parfaitement* défini. Si tel est le cas, puisqu'aucune distinction absolue ne peut séparer ce qui est perçu de ce qui est imaginé, la question de savoir comment (sur quels principes) déterminer ce qui est incontestablement perçu, comme Rosalie, de ce qui est incontestablement imaginé, comme le garçon d'étable, constitue un problème inévitable. Si le problème prend une tournure particulièrement aigüe chez Peirce, c'est que les éléments de conjecture ou d'attente inévitablement impliqués dans le processus de perception ne doivent pas être conçus comme des hypothèses interprétatives dont le format cognitif – propositionnel ou symbolique – serait distinct de celui – iconique – du donné perceptuel sur lequel elles s'exerceraient. Peirce soutient en effet que la « théorie d'interprétation » en laquelle consiste le processus de perception a la particularité d'être actuellement vue (cf. 8.65) ou d'être « donnée dans la perception » (OP1, p. 421). La remarque d'Hookway selon laquelle « le contenu de l'expérience lui-même implique des éléments d'anticipation » parce que « la façon dont quelque chose nous apparaît (et pas simplement ce que nous le croyons être) dépend de nos attentes » ne doit donc pas suggérer que nos attentes ne sont pas des croyances ou des inférences (qui seraient toujours indépendantes de la façon dont une chose nous apparaît) ; simplement, si certaines croyances ou inférences (celles qu'Hookway oppose aux attentes) sont des hypothèses, de nature relativement abstraite ou propositionnelle, à *propos* de ce que nous percevons, d'autres (celles qu'Hookway désigne sous le terme d'attentes), en vertu de leur dimension iconique, façonnent incontrôlable ce que nous percevons ou, de façon plus exacte (et plus audacieuse), *sont* ce que nous percevons<sup>2</sup>.

Si le problème que j'ai soulevé doit être résolu, c'est donc la portée et la fonction de cette dimension iconique qu'il faut continuer à éclaircir. L'argument qu'avance Hookway en faveur de la thèse de la nécessaire iconicité du concept ou de l'idée sous laquelle, dans le processus de perception, nous faisons tomber ce dont nous faisons l'expérience est, on l'a vu, que c'est à cette condition seule que cette idée peut « constituer la base d'une sorte de capacité recognitionnelle » nous permettant à la fois 1) de reconnaître immédiatement « des choses sur la base de la façon dont elles apparaissent [...] sans avoir à collecter d'informations à propos de l'objet et sans que l'identification à laquelle [nous parvenons] soit la conclusion d'une inférence et d'une délibération conscientes » et 2) d'anticiper automatiquement « le cours futur » de l'expérience. Cette capacité, avance en effet Hookway, ne peut reposer que sur des idées qui « nous fournissent des diagrammes qui peuvent structurer notre expérience », c'est-à-dire « [des] représentation[s] iconique[s] » mais pas sur « un ou deux paragraphes de description méticuleuse » (Hookway, 2007, p. 67). La difficulté, négligée par Hookway, est alors de comprendre la manière dont le caractère iconique de ces idées est censé remplir sa fonction si, comme semble l'attester la phénoménologie de la perception, à la différence de diagrammes ou de photographies ordinaires qui

<sup>2</sup> Il me semble en ce sens assez confus d'écrire, comme le fait Hookway, que « ce que nous voyons et la manière dont nous voyons reflète notre meilleure conjecture à propos de ce que nous voyons ».

peuvent être consultés ou visionnés, elles « sont, en un sens, invisibles ». Or ce point me semble s'éclaircir de façon décisive si l'on se tourne vers l'audacieuse théorie des systèmes de symboles perceptuels élaborée par Lawrence Barsalou ; théorie dont les conséquences conceptuelles ont été fort bien dégagées par Jesse Prinz dans une théorie de la perception (et des concepts qu'elle implique) à bien des égards étonnamment proche de celle que Peirce élabore un siècle plus tôt.

### III – UNE INTERPRÉTATION PRAGMATISTE DE LA THÉORIE DES SYSTÈMES DE SYMBOLES PERCEPTUELS DE LAWRENCE BARSALOU

Un des aspects de la position de Barsalou consiste à s'attaquer au modèle computationnel des activités cognitives dont on constate sans peine qu'il faisait, jusqu'à la fin du siècle dernier, figure d'orthodoxie au sein des sciences de la cognition. Selon ce genre de théorie,

« la connaissance réside dans un système modulaire sémantique séparé de la mémoire épisodique et des systèmes modalement spécifiques de perception, d'action et d'émotion. Ces théories supposent que les représentations conceptuelles sont amodales – contrairement aux représentations propres aux systèmes modalement spécifiques – et opèrent selon des principes différents. » (Barsalou, 2003, p. 88)

Les concepts sont ainsi conçus comme des symboles propositionnels amodaux, abstraits et arbitrairement reliés à ce qu'ils sont supposés représenter (« the AAA view of concepts »). Notre concept de voiture par exemple, qui constitue la connaissance que nous en avons de ce qui tombe sous ce concept, consiste donc, comme l'écrit Anna Borghi, en une « liste de propriétés/énoncés qui sont représentées de façon propositionnelle [...]. Ces symboles sont abstraits et amodaux en ce qu'ils sont le produit de la traduction d'une expérience sensorimotrice, l'expérience de voir ou de conduire une voiture, en une liste de propriétés » (Borghi, 2007, p. 2). De plus, « une fois que les redescriptions amodales des états sensorimoteurs existent, tous les processus cognitifs opèrent sur eux pour réaliser leurs fonctions – pas sur les souvenirs de ces états sensorimoteurs » (Barsalou, 2003, p. 88) ; les états modaux initialement actifs ne le sont alors plus et ne sont pas nécessaires à la réalisation de ces fonctions. Lorsque nous pensons, ce sont donc ces symboles que nous utilisons et non les représentations qui les sous-tendent. Un phénomène cognitif aussi central que l'anticipation<sup>3</sup> – et qui est effectivement reconnu comme tel dans la théorie peircienne de la perception et de la nature des concepts – doit donc, selon ce modèle computationnel, se comprendre de la façon suivante : puisque « la connaissance consiste en propositions amodales qui représentent l'expérience »,

« l'anticipation est une forme d'inférence qui opère sur la base de cette connaissance pour produire d'autres propositions à propos de ce qui est susceptible d'arriver bientôt. [...] La connaissance qui sous-tend l'anticipation est supposée être d'un type fondamentalement différent, et théoriquement

---

<sup>3</sup> Comme l'écrit Barsalou : « [t]here can be little doubt that cognition is informed by the past », « there can also be little doubt that much of cognition is about the future » (Barsalou, 2006, p. 3).

séparable, des processus en temps réel de perception, d'action et d'émotion. » (Barsalou, 2006, p. 3-4)

Un certain nombre d'arguments peuvent cependant être formulés contre une telle conception du fonctionnement cognitif : le premier est que, si l'on admet que ce fonctionnement amodal est spécifiquement humain, on voit mal, étant donné la façon conservatrice dont l'évolution procède, pourquoi seuls les êtres humains seraient le lieu d'un processus supplémentaire de transduction de leurs états sensorimoteurs (cf. Borghi, 2007). Le deuxième argument est un argument de surcharge cognitive : si tous les éléments que nous sommes capables de retenir à propos d'une scène perceptuelle ou à propos de l'apparence d'une entité que nous sommes capables de reconnaître – et qui sont cruciaux dans cette reconnaissance – devaient être retenus sous la forme d'une description propositionnelle (en mentalais ou dans un langage public quelconque, peu importe), alors, étant donné le caractère extraordinairement complexe que devrait revêtir la description propositionnelle abstraite de certaines de ces entités (ou scènes), un poids excessif serait placé sur notre système cognitif<sup>4</sup>. Le troisième argument, développé par Prinz, met l'accent sur la superfluité de ces symboles amodaux :

« Il y a peu de choses qu'on puisse faire avec un symbole arbitraire. Un symbole n'inclut pas d'instructions à propos de la manière d'interagir avec la catégorie qu'il représente. [...] Un symbole arbitraire ne peut pas être utilisé, de lui-même, pour reconnaître des chiens ou tirer des inférences à propos des chiens. » (Prinz, 2005, p. 682)

Puisque les concepts doivent être au principe de nos catégorisations et que, si l'on suit Prinz, des symboles amodaux ne peuvent en eux-mêmes remplir cette fonction, il s'ensuit qu'ils ne peuvent pas être de tels symboles.

« Un label mental représente une catégorie en étant activé de façon fiable par des instances de cette catégorie. Mais le label ne peut être activé par des instances de la catégorie que si nous possédons les mécanismes qui nous permettent de reconnaître ces instances. Un symbole arbitraire CHIEN ne peut être déclenché par des chiens que si nous possédons des ressources pour reconnaître des chiens. [...] Nous devrions [donc] dire que les concepts sont les mécanismes qui nous permettent de reconnaître les chiens plutôt que des mots mentaux arbitraires [...] dépourvus de toute nécessité. [...] Les concepts peuvent être des bases de données complexes [constituées, par exemple, « par des caractéristiques nous indiquant à quoi ressemblent les chiens et quelles sont leurs dispositions comportementales »] nous permettant de nous les représenter mais aussi [...] d'interagir avec succès avec [eux]. Dans cette optique, se représenter et faire ne sont pas des fonctions disjointes »<sup>5</sup>. (*ibid.*, p. 683)

<sup>4</sup> Cf. Boroditsky & Prinz, 2008, p. 101.

<sup>5</sup> Prinz peut donc noter que, de façon ironique, la théorie causale de la représentation et de la référence qu'adopte Fodor ne favorise pas le « rationalisme » qu'il défend mais plutôt un « pragmatisme qui lie la possession de concepts à l'action » (*ibid.*).



Comme pour Hookway, l'absence d'iconicité des symboles amodaux est ce qui entraîne selon Prinz leur inutilité pratique : comment ces symboles peuvent-ils établir avec le monde une connexion qui permette d'interagir avec succès avec les entités qu'ils sont censés représenter s'ils ne nous permettent pas d'identifier les caractéristiques des entités qu'ils sont supposés représenter ? Pour que cette tâche soit accomplie, il faut, selon Prinz (ou Hookway), que les véhicules de nos pensées portant sur le monde soient de la nature de représentations perceptuelles ou iconiques :

« J'ai avancé que les concepts sont les mécanismes au moyen desquels nous catégorisons. À ceci, j'ajoute à présent que ces mécanismes doivent être réalisables dans des *media* perceptuels, parce que la catégorisation requiert l'identification d'objets *perçus*. » (*ibid.* p. 687-8)

Selon la « théorie systèmes de symboles perceptuels » (TSSP) de Barsalou, nos concepts ne sont pas des symboles amodaux, abstraits et arbitraires mais sont constitutivement connectés à notre activité sensorimotrice parce qu'ils s'enracinent dans les états cérébraux propres à chaque modalité sensorielle (ou : « modalement spécifiques ») sans en être une traduction : les simulations de nos expériences antérieures constituent le cœur de notre fonctionnement cognitif. Si l'information véhiculée par nos concepts n'est pas amodale mais multimodale et consiste à réactiver l'expérience perceptuelle (multimodale donc) que nous avons eue de ce qu'ils représentent, c'est donc au moyen de cette réactivation que nous effectuons ce que nos concepts, amodalement conçus, devaient nous permettre d'effectuer. Le point crucial de la TSSP est que si ces représentations modalement spécifiques peuvent constituer nos concepts, ceux-ci possèdent donc indissociablement, en tant que concepts, une dimension symbolique mais aussi, en tant qu'ils réactivent ou simulent certains des aspects de l'expérience que nous avons eue lorsque nous avons perçu les entités qu'ils représentent, une dimension iconique : au cœur de notre fonctionnement cognitif se trouveraient, en un mot, des *symboles perceptuels*.

D'après Barsalou, lorsque nous faisons l'expérience d'une entité, d'une action ou d'un événement quelconque auquel nous prêtons un minimum d'attention, l'état du système perceptuel suscité par cette expérience se trouve associé à un simulateur qui provoque la simulation ou la réactivation de certains des états modalement spécifiques qu'au cours du temps nous lui avons associé et qui s'y trouvent intégrés. Le point essentiel de cette théorie pour mon propos est que « à mesure que ces simulations deviennent actives, elles produisent des inférences perceptuelles qui [...] vont au-delà de l'information donnée dans l'instance perçue » et qui affectent la perception elle-même parce que, prenant « la forme d'images, [...] elles peuvent être projetées en retour [*mapped back*] dans la perception » et ainsi « créer des perceptions qui vont au-delà de l'information des stimuli » (Barsalou, 2008, p. 11).

Par ailleurs, parce que toute l'information expérientielle que nous avons acquis à propos des choses que nous avons associées à un même simulateur « réside implicitement » dans ce simulateur, celui-ci peut être considéré, comme il doit l'être pour être un concept, comme un *type* représentant une *catégorie* de choses. Ainsi, « en liant le simulateur voiture à une voiture perçue, un jugement type/instance est implicitement effectué, à savoir que la

voiture perçue est une instance du type voiture » (Barsalou, 2003, p. 88), ce qui nous permet de lui attribuer un certain nombre de propriétés propres à cette catégorie sous laquelle nous la faisons tomber, de prédire comment elle se comportera et de choisir quelles actions entreprendre.

Si l'on admet que ce qui précède permet d'affirmer qu'un simulateur joue, au moins dans la perception, le rôle que les concepts sont censés y jouer, la raison d'être de la thèse selon laquelle les concepts impliqués dans le processus de perception doivent posséder un format iconique est précisément, et paradoxalement, identique à celle de la thèse selon laquelle ils sont, comme l'écrit Hookway, « en un sens, invisibles » : le fait de penser, avec la TSSP, le rôle des concepts impliqués dans le processus de perception en termes de simulations d'états perceptuels qui sont « projetés en retour dans la perception » permet de comprendre leur capacité à *informer* notre expérience ; s'ils nous permettent de reconnaître immédiatement « des choses sur la base de la façon dont elles apparaissent [...] sans avoir à collecter d'informations à [leur] propos », c'est parce qu'ils *sont* la façon dont les choses nous apparaissent dans le processus de perception ; la TSSP permet donc de comprendre clairement pourquoi « la théorie d'interprétation » en laquelle consiste la réactivation de certains états perceptuels à l'occasion d'une certaine stimulation sensorielle possède la particularité d'être actuellement vue (cf. 8.65) ou d'être « donnée dans la perception » (OP1, p. 421).

Si la dimension iconique de nos concepts impliqués dans le processus de perception tient au fait d'être ce que nous percevons, on comprend du même coup qu'ils soient, « en un sens, invisibles » : parce qu'ils ne se distinguent pas de ce que nous percevons – qui est, en termes peirciens, ce qui est établi dans le *percipuum* –, leur mise en jeu dans ce processus ne requiert pas qu'ils fassent l'objet d'un acte de perception ou d'imagination séparé afin d'être comparés à ce que nous percevons<sup>6</sup>. Il semble donc assez inapproprié de caractériser la réactivation des états perceptuels intervenant au cours du processus de perception comme étant l'œuvre d'une capacité d'imagerie mentale distincte de ce processus – processus dans lequel les simulations qu'elle produit seraient injectées ; s'il nous est possible de réactiver dans l'imagination certains des états pouvant être impliqués dans un processus de perception, cela n'implique pas que, dans ce processus, ces états soient (inconsciemment) imaginés et qu'ils ne puissent être considérés comme perçus qu'en un sens passablement relâché<sup>7</sup>. À cette réserve près, il est possible de

<sup>6</sup> Même si la possibilité d'une telle comparaison est selon Peirce constitutive de la signification du jugement perceptuel dans lequel le *percipuum* est endossé. Mais, conformément à la maxime pragmatiste, il est précisément fait référence, dans ce jugement, au futur et non aux processus qui se seraient effectivement produits (même inconsciemment).

<sup>7</sup> Si l'on admet l'idée qu'il n'y a d'imagerie mentale que consciente (même faiblement) et que les « réactivations qui sous-tendent [le] traitement conceptuel » impliqué dans la perception sont inconscientes, on peut en conclure que ces réactivations ne relèvent pas de l'imagerie mentale. D'une manière plus générale, il me semble possible, aussi surprenant que cela puisse paraître, de dégager la TSSP d'une conception du fonctionnement de l'esprit en termes d'images mentales conçues comme des tableaux internes que notre œil mental pourrait inspecter (ce que Barsalou ou Prinz n'hésitent pas à assumer). C'est en tout cas ce que j'entreprends ici de faire à propos de la perception.

souscrire à la caractérisation, qu'à la suite de Barsalou, Jesse Prinz donne de la fonction des simulations dans le processus de perception :

« L'information en provenance de nos récepteurs sensoriels est souvent dégradée. Dans la vision, les objets qui nous entourent sont souvent cachés, mal éclairés, insuffisamment marqués, ou se déplacent trop rapidement pour être adéquatement perçus. Nous obtenons assez d'informations pour effectuer des suppositions convenables à propos de l'identité des objets, mais ceci requiert souvent que nous complétions l'information qui a été perdue. Pour cela, nous utilisons l'information disponible pour mobiliser dans la mémoire des représentations perceptuelles moins dégradées, qui peuvent être projetées en retour dans les aires visuelles plus primitives pour améliorer le signal. [...L]a perception et l'imagerie travaillent de concert [...]. L'imagerie est utilisée au cours de la perception pour améliorer la performance. [...] Des choses de ce genre se produisent en permanence. Même quand l'input est net, les centres perceptuels de niveau supérieur peuvent renvoyer des signaux efférents [...]. » (Prinz, 2006, p. 455)

On objectera sans doute que la question de savoir sur quels principes distinguer ce qui est perçu de ce qui est simplement imaginé se pose à propos de la TSSP pour les mêmes raisons que celles pour lesquelles elle se posait à propos de la théorie peircienne de la perception : si, lorsque nous associons l'expérience visuelle d'une voiture au simulateur VOITURE, cette association réactive les états perceptuels qui sont intégrés dans ce simulateur et si ces simulations sont ce que nous percevons, n'est-on pas conduit à soutenir, de façon assez absurde, que, lorsque nous faisons l'expérience d'une voiture vue de face, nous percevons son pot d'échappement, son tableau de bord ou son réservoir d'huile – toutes choses qui sont intégrées dans le simulateur VOITURE ? Comment se défaire de cette conséquence apparemment inévitable (et incontestablement indésirable) de la TSSP ? Corrélativement, si la thèse audacieuse de Prinz selon laquelle nous percevons des propriétés abstraites découle effectivement, comme il le soutient, de la TSSP, il semble qu'il faille en conclure, de façon assez contre-intuitive, qu'est perçu tout ce qui, du point de vue du sujet percevant, est vrai de ce qui est perçu.

Il est possible de reconstruire le raisonnement qui conduit à cette thèse de la façon suivante. Si l'on admet, comme le font Peirce ou les partisans de la TSSP, que :

- 1) le processus de perception est un processus de reconnaissance ;
- 2) ce processus repose sur le fait que les « percepts causés par une rencontre avec des objets ou des événements du monde » sont associés à des états perceptuels stockés dans la mémoire et intégrés au sein d'un concept (ou simulateur) qui est ainsi activé ;
- 3) ces états perceptuels réactivés « représentent tout ce que le concept associé représente » ;
- 4) nous percevons ces états réactivés ;

5) alors, nous percevons les propriétés représentées par ce concept, « aussi abstraites soient-elles » ; « voir n'est pas restreint au concret » (Prinz, 2006, p. 450).

En faisant l'expérience visuelle d'une voiture déterminée, je pourrais ainsi être dit voir, entre autres choses, un monospace, une automobile, un véhicule, un artefact, un objet, etc., dans la mesure où certains des états perceptuels réactivés à l'occasion de cette expérience sont associés à chacun de ces concepts. Cependant, s'il est tout à fait possible que nous voyions cette voiture en tant que monospace ou en tant que véhicule, nous ne pouvons pas la voir simultanément en tant que monospace et en tant que véhicule : la reconnaître sous une propriété déterminable (véhicule) semble précisément signifier que nous ne la reconnaissons pas sous une propriété (plus) déterminée (monospace). Or le raisonnement de Prinz, qui constitue une extension assez naturelle de la TSSP, semble aboutir à une telle position. Comment le partisan de la TSSP peut-il donc éviter cette autre conséquence indésirable de sa théorie ?

À ces deux problèmes, l'accent mis par Barsalou sur l'enracinement pratique de notre activité cognitive apporte une réponse convaincante qui me semble, ici encore, s'accorder avec le genre de conception élaborée par Peirce. Il n'y a, selon la TSSP, de cognition que située : il n'y a pas de connaissance, de concept, de simulateur ou, de façon équivalente, de « représentation fixe et séparée de quoi que ce soit » ; il n'y a de représentation qu' « enchâssée et distribuée dans, et donc inséparable de, processus sensorimoteurs » (Barsalou 2007, p. 80). De façon tout à fait remarquable d'un point de vue pragmatiste, Barsalou écrit :

« La connaissance conceptuelle n'est pas une description globale d'une catégorie qui fonctionne comme une base de données détachée à propos de ses instances. Bien plutôt, *la connaissance conceptuelle est la capacité à construire des conceptualisations situées de la catégorie qui servent les agents dans des situations particulières.* » (Barsalou, 2003, p. 89, je souligne)

Si, pour reprendre une fois encore les termes d'Hookway « [l]'idée qui infuse dans l'expérience perceptuelle fournit une sorte de représentation iconique de la façon dont l'expérience se développera ou de la façon dont l'expérience sera si ses objets sont du type que nous leur attribuons » (Hookway 2002, p. 40), cela n'implique pas que, quand l'idée n'est pas (ré)activée à l'occasion d'une expérience, la totalité de l'information contenue en elle se trouve, même inconsciemment, actuellement stockée dans, ou présente à, notre esprit sous cette forme iconique ; et cela n'implique pas non plus que lorsqu'elle est (ré)activée en une occasion particulière, soient (ré)activées chacune des choses auxquelles nous nous attendrions dans chacune des circonstances où l'idée trouverait à s'appliquer.

Qu'elle soit une règle d'anticipation de l'expérience perceptuelle en nous fournissant, à l'occasion d'une quantité potentiellement infinie de circonstances, une représentation iconique de la façon dont l'expérience se développera si l'objet dont nous faisons l'expérience dans ces circonstances tombe sous elle (les « séries continues de modifications d'images » de Peirce)

ne signifie pas que son mode d'être soit celui d'un réservoir infini de représentations de ce genre dont le contenu ne nous serait accessible qu'à l'occasion de telle ou telle circonstance (perceptuellement expérimentée, par exemple) et qui seraient toutes également perçues en cette occasion.

Barsalou note ainsi que si « le simulateur pour voiture peut produire un nombre indéfiniment grand de simulations de voitures, dans un grand nombre de situations, et depuis des perspectives différentes », « le contenu entier d'un simulateur ne devient jamais actif d'un seul coup », mais seulement « de petits sous-ensembles de son contenu [...] dans une occasion particulière » (Barsalou, 2003, p. 89) : ne sont, plus précisément, activées dans la perception que les simulations s'accordant le plus à nos stimulations sensorielles (propres, par exemple, au fait de voir tel modèle de voiture sous tel angle) mais aussi celles que les actions que nous pourrions entreprendre dans le contexte dans lequel nous nous trouvons rendent utiles d'activer, étant donné nos intérêts pratiques. Dans le modèle proposé par la TSSP – qui défend une conception dynamique de la cognition selon laquelle celle-ci est constitutivement liée à nos processus moteurs et sensorimoteurs –, « la perception et l'action ne sont pas des processus séparés mais [...] sont profondément entremêlés » (Borghi 2006, p. 71) parce que la forme spécifique d'activation des concepts impliqués dans le processus de perception dépend en partie des interactions que nous sommes susceptibles d'avoir avec les entités ou les événements auxquels nous associons ces concepts.

Sans aller jusqu'à soutenir, comme le fait Borghi, que nos concepts ne sont rien d'autre que des « patrons d'action potentielle » implicites ou des « prototypes moteurs d'objets qui nous aident à répondre aussi rapidement que possible à l'information présente dans l'environnement » (Borghi 2007), le caractère éminemment pratique des concepts activés dans la perception tient non seulement au fait que 1) cette activation ne consiste pas dans l'indication d'une règle générale dont l'application à la situation particulière dans laquelle nous nous trouvons nécessiterait que, dans un nouvel acte cognitif, nous l'adaptions à cette situation, mais aussi au fait que 2) cette activation ne consiste pas non plus dans l'indication d'une règle adaptée à ces circonstances ; car si tel était le cas, cette règle aurait encore, inévitablement, à être mise en application, ce qui nécessiterait un nouvel acte cognitif, distinct de celui dans lequel cette règle est mobilisée. Si ce que j'ai avancé plus haut est correct, ce que nous percevons est l'application de cette règle qu'est le concept à ce dont nous faisons l'expérience : l'activation du concept *est* son application, qui informe notre expérience. Dans le contexte d'une interaction ordinaire avec une tasse à la terrasse d'un café, sa perception consiste, en partie, dans le fait de savoir immédiatement que nous devons saisir sa poignée pour boire son contenu ; autrement dit, cette manière d'interagir avec la tasse est, en partie, l'aspect sous lequel nous la percevons. Parce que le fait d'être un artefact ou un objet n'implique en soi quasiment aucune interaction spécifique avec le sujet percevant, alors que le fait d'être une automobile en implique en grand nombre, l'expérience d'une voiture garée devant la fenêtre de ce sujet impliquera bien plus directement l'activation du concept d'automobile que celui d'artefact.

Cette détermination pratique de ce que nous percevons nous semble directement impliquée par la théorie peircienne de la perception dans la mesure où, selon cette théorie : 1) le processus de perception consiste dans le fait que les percepts qui, dans l'expérience, affluent continuellement à la surface de la conscience (comme la pluie tombant continuellement à la surface d'un lac), s'associent à d'autres idées « suspendues à différentes profondeurs » de ce lac auquel il compare la conscience (7.553) ; et 2) ces idées que sont nos buts « sont particulièrement aptes à être amenées et maintenues près de la surface par les percepts qui affluent et ainsi à y maintenir les idées avec lesquelles elles peuvent être associées » (7.554). La détermination pratique de ce que nous percevons ne tient donc pas uniquement au fait que « l'idée de faire quelque chose pour aider ma femme [...] a rendu ma pensée active dans [une] direction » (7.435). Une remarque de cet ordre ne permet pas en effet de montrer que des facteurs pratiques déterminent notre perception de ce sur quoi notre attention a été attirée mais seulement de montrer que la direction de notre attention est ainsi déterminée. Ce qui constitue une thèse beaucoup moins forte et, pour dire les choses clairement, assez peu remarquable.

Si les difficultés que j'ai soulevées contre la conception de peircienne de la perception (telle que je l'ai reconstruite) me semblent donc pouvoir être surmontées grâce à la double thèse de l'activation iconique partielle des concepts impliqués dans le processus de perception et de la détermination pratique de cette activation<sup>8</sup>, je voudrais faire pour finir faire une remarque à propos de la relation du pragmatisme de Peirce à la thèse d'une possible iconicité de nos concepts et croyances en général que sa théorie de la perception pourrait, à tort, sembler appeler.

Pour Peirce, « les objets de l'entendement sont des symboles, c'est-à-dire des signes, qui sont au moins potentiellement généraux » (1.559). Il écrit encore :

« Un géomètre par exemple peut se demander si deux lignes droites peuvent enclore une aire d'un plan. Quand cette question est posée pour la première fois, elle est posée en référence à une image concrète d'un plan ; et, pour commencer, certaines expérimentations seront tentées dans l'imagination. Certains esprits seront satisfaits par ce degré de certitude : des intellects plus critiques ne le seront pas. Ils formeront la réflexion qu'une aire close est une aire séparée des autres parties du plan par une frontière en faisant le tour. Un tel penseur *cessera de penser à une aire close au moyen d'une photographie composite* de triangles, de quadrilatères, de cercles, etc. *Il pensera à une règle prédictive – une pensée portant sur l'expérience que l'on aurait l'intention de réaliser si l'on devait avoir l'intention de construire une aire close.* » (4.478, je souligne)

Corrélativement, le fondateur du pragmatisme affirme que penser à quelque chose ne requiert pas la présence actuelle à l'esprit, telle une image, de ce qui est pensé, mais consiste dans le fait d'être disposé ou de « se tenir prêt à lui

---

<sup>8</sup> Ce qui ne signifie pas que cette théorie ne pose pas d'autres problèmes que ceux que j'ai identifiés à la fin de la première section et auxquels je me suis efforcé de répondre.

attacher n'importe lequel de ses caractères essentiels que l'on peut avoir l'occasion de considérer, et ceci doit être fait au moyen de signes généraux, pas au moyen d'une image de l'objet » (4.622). « Penser, poursuit Peirce, ne requiert pas plus la présence actuelle à l'esprit de ce qui est pensé que connaître l'anglais ne signifie qu'à chacun des instants où il est vrai que nous le connaissons, le dictionnaire entier est actuellement présent à notre esprit. En fait, penser implique encore moins, si cela est possible, de présence à l'esprit que connaître. »

Autrement dit, si le *pragmaticiste* est celui qui soutient « que toutes ses croyances *peuvent être représentées*, en, substance, dans les schémas de son imagination », il ne soutient pas pour autant que ses croyances *sont* ces schémas ; il cherche même « à éviter tout danger d'être compris comme essayant d'expliquer un concept par des percepts, des images, des schémas, ou par quoi que ce soit d'autre que des concepts » (5.402n). Car « une idée composite [...] n'est pas à proprement parler une conception ; une conception n'est en effet pas du tout une idée, mais une habitude » (7.498).

Parce que je ne peux évidemment pas me proposer ici de présenter et de défendre un modèle général de l'activité cognitive chez Peirce, j'indiquerai simplement que la tâche consistant à comprendre quel peut être ce modèle *pragmaticiste* ne consiste en rien d'autre, à mon sens, qu'à comprendre pleinement l'idée selon laquelle il n'y a pas d'incompatibilité entre le fait de concevoir un concept de façon *pragmatiste* – c'est-à-dire en référence à « une influence sur la conduite possible » – et le fait de le concevoir « qu'à Graphé » – c'est-à-dire « comme l'objet passif d'un *intuitus* géométrique » (4.534n).

#### RÉFÉRENCES

- Barsalou, L.W. (2008). Grounding symbolic operations in the brain's modal systems. In G. Semin & E. Smith (éds), *Embodied Grounding*, (pp. 9-42). Cambridge, Cambridge University Press.
- Barsalou, L.W. et al. (2003). Grounding Conceptual Knowledge in Modality-Specific Systems. *Trends in Cognitive Sciences*, 7, 2, 84-91.
- Barsalou, L.W. et al. (2007). Cognition as Coordinated Non-Cognition. *Cognitive Processing*, 8, 2, 79-91.
- Berkley, G. (1860). *The Theory of Vision Vindicated and Explained*. Cambridge, Mass., McMillan.
- Berkeley, G. (1985). *Œuvres I*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Borgi, A.M. (2007). Object Concepts and Embodiment: Why Sensorimotor and Cognitive Processes Cannot Be Separated. *La nuova critica*, 49-50, 90-107.
- Borgi, A.M. & Scorolli, C. (2006). Object Concepts and Mental Images. *Anthropology and Philosophy*, 7, 1-2, 64-74.
- Hookway, C. (2002). "... A Sort of Composite Photograph": Pragmatism, Ideas, and Schematism. *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 38, 1-2, 29-45.
- Hookway, C. (2007). *Peirce on Icons and Cognition*. Berlin-Heidelberg, Springer-Verlag, Lecture Notes in Computer Science, n° 4604, 59-68.
- Nanay, B. (2007). Four theories of amodal perception. In D.S. McNamara & J.G. Trafton (éds), *Proceedings of the 29th Annual Conference of the Cognitive Science Society* (pp. 1331-1336). Mahwah, Lawrence Erlbaum.
- Nanay, B. (2010). Perception and Imagination: Amodal Perception as Mental Imagery. *Philosophical Studies*, 150, 2, 239-254.

- Nanay, B. (2013). Action-Oriented Perception. *European Journal of Philosophy*.  
À paraître.
- Peirce, C.S. (1931-58). *The Collected Papers of C.S. Peirce*, C. Harthorne, P. Weiss, & A. Burks (éds). Cambridge, Mass., Harvard University Press (8 vol.).
- Peirce, C.S. (2001). *Pragmatisme et pragmatisme*. *Œuvres philosophiques*, vol. I. Paris, Éditions du Cerf. (abr. OP1).
- Peirce, C.S. (2003). *Pragmatisme et sciences normatives*. *Œuvres philosophiques*, vol. II. Paris, Éditions du Cerf. (abr. OP2).
- Prinz, J. (2005). The return of concept empiricism. In H. Cohen & C. Lefebvre (éds), *Handbook of Categorization in Cognitive Science* (pp. 679-695). Oxford, Elsevier.
- Prinz, J. (2006). Beyond appearances: the content of sensation and perception. In T. Gendler & J. Hawthorne (éds), *Perceptual Experience* (pp. 434-460). Oxford, Oxford University Press.